Le réemploi comme ressource première

Reuse as a primary resource

Philippe Simay

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/craup/7092>

DOI : 10.4000/craup.7092

ISSN : 2606-7498

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Philippe Simay, « Le réemploi comme ressource première », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], 11 | 2021, mis en ligne le 20 mai 2021, consulté le 13 janvier 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/craup/7092> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/craup.7092>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2022.

Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Le réemploi comme ressource première

Reuse as a primary resource

Philippe Simay

- 1 Relire l'architecture sous l'angle des mutations de ses systèmes productifs permet d'interroger la façon dont elle mobilise ses ressources. Alors que l'architecture vernaculaire a toujours été caractérisée par sa dépendance aux ressources disponibles – matériaux et savoir-faire – permettant de s'adapter aux conditions topographiques et climatiques locales, l'architecture qui s'est développée à l'ère industrielle a marqué son autonomisation croissante vis-à-vis des contraintes du milieu et de ses conditions matérielles de production. Le recours massif à des matériaux transformés industriellement, pouvant être mis en œuvre partout et par n'importe qui, a porté une vision ubiquitaire de l'architecture devenue synonyme de progrès social et politique. Ce processus d'émancipation s'est cependant traduit par une occultation constante de ses conditions matérielles de production, considérant la nature comme un stock de ressources inépuisables¹. Nous en mesurons aujourd'hui le coût exorbitant. Tous les produits transformés de l'architecture, issus de la chimie et des machines, nécessitent d'importantes quantités de matières premières : des hydrocarbures, des minerais, du sable et de l'eau, autant de ressources non renouvelables. Loin de remettre en question nos manières de construire et d'habiter², la raréfaction des ressources a conduit à intensifier les activités d'extraction de matières premières, avec des techniques toujours plus agressives et dangereuses pour la santé et l'environnement : elles ont triplé entre 1970 et 2017, et sont désormais responsables de plus de 90 % de la perte de biodiversité³. En continuant à construire majoritairement en béton, en acier ou avec des matériaux issus de la pétrochimie, l'industrie du bâtiment constitue l'une des grandes formes de prédation des ressources terrestres. Nous savons longtemps feint de ne pas le voir, en délocalisant les activités de production ou d'extraction les plus intensives dans des territoires éloignés, anciennes colonies ou pays pauvres dans lesquels des liens d'exploitation économiques et environnementaux subsistent, afin d'assurer nos conditions de vie tout en préservant la qualité de notre environnement⁴.

Mais les « zones de sacrifices⁵ » – sols éventrés, terres empoisonnées, forêts décimées, populations chassées de leurs terres par des industries rapaces – sont désormais trop nombreuses pour ne pas interroger les effets délétères de nos manières de construire et envisager un autre usage des ressources.

- 2 Le réemploi des matériaux de construction représente aujourd'hui l'une des grandes réponses pour lutter contre l'extractivisme et réduire l'impact environnemental du BTP. En 2014, ce secteur a généré 227,5 millions de tonnes de déchets en France, dont 46 millions pour le bâtiment⁶, et à l'échelle de l'Europe, il représente 33 % de la production totale de déchets⁷. L'Union européenne, avec son Plan d'action en faveur de l'économie circulaire de 2015⁸, a fixé aux pays membres un objectif de réduction de 70 % des déchets de construction, en privilégiant le réemploi d'ici 2030. Celui-ci permet, outre la création d'emplois non délocalisables, de reconditionner des matériaux existants, collectés sur les chantiers de déconstruction, de réduire les déchets ainsi que la consommation de nouvelles ressources matérielles et énergétiques. Malgré ces avantages, les acteurs du réemploi doivent lever de nombreux freins pour structurer leur filière. Ceux-ci sont principalement d'ordre réglementaire et assurantiel, liés à la perte supposée de qualité ou de performance des matériaux réemployés. D'autres sont d'ordre éthique et politique et tiennent au statut, du moins à la représentation ambiguë du réemploi. Dans la mesure où il mobilise des matériaux que l'industrie du bâtiment produit, consomme et rejette en masse, le réemploi semble tributaire de ce qu'il critique, tiraillé entre la résistance et l'accommodement, comme s'il mordait la main qui le nourrit. Il est donc légitime de se demander à quel titre et à quelle condition le réemploi est susceptible de renouveler la culture constructive.
- 3 Dans les lignes qui suivent, je voudrais défendre l'idée que le réemploi, loin de se limiter à une dimension secondaire de l'acte de construire, constitue une *ressource première* pour opérer la transition écologique de l'architecture. Par « ressource », j'entends à la fois un art de faire et son objet, caractéristique du réemploi, et par « première » la préséance qu'il convient de lui accorder. Il s'agira d'abord de montrer pourquoi le réemploi, dans la perspective de l'économie circulaire, constitue une démarche de moindre impact et un choix de matériaux à privilégier pour lutter contre les effets délétères de l'extractivisme et du productivisme. Ce repositionnement soulève des enjeux politiques qui seront discutés ensuite, en questionnant la capacité du réemploi à critiquer les modèles sur lesquels repose l'industrie du bâtiment. Enfin, à la lumière de l'éthique environnementale, nous verrons comment le réemploi interroge la notion même de ressource pour reposer les jalons d'une architecture plus respectueuse des milieux habités, aussi bien par les humains que les non-humains.

Le réemploi, une pratique secondaire ?

- 4 Commençons par considérer le statut du réemploi. Celui-ci n'a rien d'évident. S'il renvoie à une pratique multiséculaire, attestée depuis l'Antiquité, il souffre néanmoins d'un déficit de légitimité du fait de sa position subsidiaire. On voit tout d'abord en lui une pratique *mineure*. Depuis l'avènement de l'industrie, qui produit massivement des matériaux neufs et normalisés, le réemploi apparaît comme une activité qui n'est plus décisive dans la production du bâti. Elle n'y intervient que de façon marginale. Comment depuis cette position excentrée pourrait-elle infléchir les rapports de force entre les géants du BTP ? Le réemploi apparaît également comme une pratique *seconde*,

qui se pense toujours en regard de pratiques constructives majoritaires qu'elle entend amender mais dont elle est tributaire. Pour le dire autrement, le réemploi semble subordonné à ce contre quoi il lutte : une société qui produit, consomme et jette à l'excès. Dès lors, comment pourrait-il penser son autonomie et sa valeur ?

- 5 Ce sont là des questions importantes qui engagent le positionnement des acteurs du réemploi, et peut-être convient-il de formuler le problème autrement. Comme toute pratique, le réemploi est socialement et historiquement constitué. Sa valeur n'a rien d'intrinsèque, elle s'apprécie en fonction de ses contextes d'exercice dont le sens est indissociable des horizons d'attente d'une société. Du point de vue de l'industrie du bâtiment, qui repose très largement sur un modèle économique linéaire (extraire, fabriquer, consommer, jeter), propre au productivisme et à sa conception de la croissance, la pratique du réemploi reste en effet subsidiaire. C'est une « subordonnée relative » dont on peut se dispenser. Pourtant, le modèle productiviste s'épuise aujourd'hui comme il a épuisé les ressources terrestres dont il s'est abondamment nourri. Dès que l'on change de paradigme, les rapports de force dans lesquels se trouve pris le réemploi s'inversent. Depuis le modèle de l'économie circulaire qui contraint l'architecture à limiter, voire à s'interdire de puiser dans la biosphère, le réemploi apparaît comme une pratique première, celle d'un nouvel âge où la construction en neuf cède la place à la réhabilitation, à la restauration. S'il importe aujourd'hui de repenser la culture constructive à l'aune des grands enjeux écologiques, le raisonnement à adopter est de type conséquentialiste. Il ne vise pas à énoncer des principes universels de la construction écologique, ni même à définir les vertus que le constructeur doit posséder, mais interrogent l'impact de chaque acte constructif sur les ressources existantes. De ce point de vue, le réemploi semble être la pratique la plus conséquente. Comparons brièvement plusieurs types de ressources qui relèvent de l'économie circulaire. Les matériaux biosourcés, issus de la biomasse végétale (bois, paille, ouate de cellulose, etc.) ou animale (laine) présentent de très nombreux avantages : origine naturelle, faible consommation d'énergie grise, confort d'usage, qualité sanitaire, capacité à stocker du carbone, tous partiellement ou totalement recyclable et renouvelable. Cependant, le caractère biosourcé d'un matériau est insuffisant pour définir sa valeur écologique : d'une part parce qu'il procède d'une production et d'une consommation du vivant dont il conviendrait d'interroger davantage la signification éthique ; d'autre part, parce qu'il peut résulter de formes d'exploitation massive, ayant recours aux machines et à la chimie. Ainsi, l'écart est immense entre les coupes ponctuelles de bois locaux dans des forêts gérées en sylviculture et les coupes rases des plantations monospécifiques destinées à satisfaire les demandes d'un marché mondial, entre la paille issue de l'agroécologie et celles gorgée de pesticides. Question d'échelle et de respect du vivant donc, qui indique suffisamment que le recours aux matériaux biosourcés doit rester pondéré, au risque de voir se substituer une industrie à une autre.
- 6 Les matériaux recyclés provenant des déchets de construction ou de démolition (béton, verre, métaux, plâtre, etc.) permettent également de freiner en partie l'extraction de matières premières, de réduire la consommation d'énergie, la pollution de l'air et de l'eau ainsi que les émissions de gaz à effet de serre. Dans ce domaine, encore, le recyclage est loin de tenir toutes ses promesses : seule une faible part des déchets collectés peut être recyclée, et cela nécessite un traitement en usine coûteux pour produire *in fine* des matériaux peu ou pas durables. Les cimentiers annoncent ainsi que

80 % des bétons feraient l'objet de valorisation, mais la part de granulats recyclés intégrée dans des nouveaux ciments ne dépasse pas les 15 %⁹. Difficile en ce sens de parler de « béton recyclé » en imaginant des boucles vertueuses. Le recyclage, tout en donnant l'illusion d'une régénération à l'infini des matériaux, ne s'apparente en rien aux démarches dites *cradle to cradle* (du berceau au berceau), qui intègrent à tous les niveaux de la conception, de la production et de la réutilisation des matières qui ne perdent rien de leurs qualités premières¹⁰. À l'inverse, les matériaux de réemploi, reconditionnés et mis en œuvre avec un minimum de transformation, relèvent d'une pratique de « moindre impact ». Stratégie du disponible, le réemploi mobilise uniquement ce qui est là, ou plus exactement ce qui est déjà transformé ; il limite donc au maximum le recours à toute nouvelle matière première, organique ou inorganique ; il ne considère comme ressource que ce qui a déjà été consommé. Refuser de consommer de nouvelles matières premières et faire avec les matériaux existants constitue en ce sens un critère sûr pour discriminer des produits et promouvoir une architecture respectueuse des écosystèmes. Par exemple, un isolant thermique produit en laine de roche, liée à l'extraction et la transformation industrielle du basalte, a un impact de trois à huit fois supérieur à celui d'un isolant biosourcé en chanvre. Ce dernier nécessite néanmoins d'être produit en mobilisant du vivant et des terres arables. Or, on peut fabriquer des isolants sans rien prendre à la terre, en recyclant des textiles de coton. Le plus efficace est de réemployer, purement et simplement, d'anciens panneaux d'isolation, qu'ils soient en coton, en chanvre ou même en laine de roche. Même si les matériaux issus de ces chantiers de déconstruction présentent des performances variables selon la qualité du bâti et de l'évolution des normes de construction, ils devraient être systématiquement privilégiés au regard de l'urgence écologique. À ce titre, la France, qui a plus construit pendant les Trente Glorieuses qu'au cours des deux siècles précédents cumulés, dispose d'une ressource pléthorique. Depuis quelques années, certaines plateformes spécialisées dans les matériaux de réemploi (Backacia, Opalis, Mobius¹¹) ont développé des activités de diagnostic des ressources, de caractérisation des matériaux de réemploi, de stockage et d'approvisionnement, de reconditionnement et d'assurance des produits. Elles offrent aux architectes et aux maîtrises d'ouvrage la possibilité de construire avec un faible coût carbone et un coût financier équivalent ou moindre, mais à performances égales, et sans consommer davantage de matières premières. Dans un monde où la construction en neuf doit devenir la norme plutôt que l'exception, le réemploi nous invite à penser l'architecture sous la catégorie de la relation à la ressource existante et non sous celle de sa production.

- 7 La dimension première du réemploi, comme préservation des ressources existantes dans un monde abimé, n'est possible que si l'on s'oppose à la perpétuation des modèles dominants de la construction, promus par les grandes entreprises du BTP. En revanche, sa force critique s'émousse s'il ne représente qu'une variable d'ajustement de la production des matériaux de construction. On peut regretter que nombre d'acteurs du réemploi reprennent encore à leur compte le vocabulaire, les catégories, les nomenclatures et les objectifs chiffrés des acteurs dominants du marché de la construction alors qu'il importe de s'en affranchir. Parler de « ressources cachées », de « gisements disponibles » et de « mines urbaines » c'est, en effet, reprendre l'imaginaire des industries extractivistes responsables des pires formes d'exploitations¹². À trop vouloir établir une équivalence entre le déchet et la ressource, à trop insister sur sa mise en service dans le circuit, le réemploi risque de n'apparaître

que comme un auxiliaire du BTP, un adjuvant de l'obsolescence des bâtiments, un alibi écologique.

- 8 Le réemploi ne saurait se réduire à la valorisation des ressources ni à l'optimisation des processus de production. Sa valeur n'est pas qu'instrumentale mais éthique et politique. Si sa pratique se superpose aux usages productifs de l'architecture, c'est pour mieux s'en dissocier et ouvrir des brèches pour renouveler la culture constructive contemporaine. Arrêtons-nous sur quelques-uns des déplacements qu'opère ou doit opérer le réemploi.

Sortir du paradigme productiviste : la collecte comme geste critique

- 9 Avant d'être une façon de donner une seconde vie aux matériaux de construction, le réemploi consiste d'abord à récupérer ce que d'autres, par ignorance ou par mépris, ont mis au rebus ou s'approprient à jeter. Comme le dit Marcel Mauss, « ce qu'il y a de plus important à étudier dans la société ce sont les tas d'ordures¹³ ». L'acte de les ramasser l'est tout autant. Sabine Barles a récemment contribué à renouveler notre regard sur les métiers de la collecte, longtemps jugés dégradants. Dans son *Histoire des déchets urbains*¹⁴, elle revient sur le rôle qu'ont tenu les ferblantiers, chiffonniers, ferrailleurs et autres collecteurs d'urine du XIX^e siècle. Ceux-ci n'ont pas seulement contribué au nettoyage urbain, ils ont également approvisionné en ressources vitales les champs et les usines qui en étaient largement tributaires. Facilitant la circulation et la transformation des matières premières, ils ont été des acteurs essentiels d'un métabolisme où ville, campagne et industrie fonctionnaient en synergie¹⁵. La réhabilitation de ces « petits » métiers est riche d'enseignement, car elle nous invite à ne pas dissocier les enjeux sociaux et environnementaux de l'écologie. Le réemploi n'est pas qu'une question technique. C'est tout autant une question sociale. Lutter contre la production des déchets est indissociable d'un projet de société qui vise à former non seulement des experts mais aussi, et peut-être avant tout, des personnes peu qualifiées ou éloignées de l'emploi dont la valeur doit être reconsidérée¹⁶. C'est le sens de la démarche mise en œuvre pour le chantier de la Ferme du rail¹⁷, l'un des projets lauréats du premier appel à projets Réinventer Paris de 2014. Située sur la Petite Ceinture dans quartier Ourcq-Jaurès du XIX^e arrondissement, la Ferme allie agriculture urbaine et solidarité en favorisant l'insertion de personnes précarisées à qui elle fournit hébergement et emploi. Les architectes de Grand Huit et l'entreprise d'insertion Travail et Vie, futur exploitant du lieu, ont conçu et construit ensemble les murs de soutènement de la ferme à partir du réemploi de pierres de voirie, collectées par les services de la Ville de Paris et stockées sur une plateforme à Bonneuil. De la même manière, les bottes de paille¹⁸, provenant d'une exploitation agricole à Rambouillet et utilisées pour le remplissage de la structure bois, ont été mises en œuvre par l'entreprise d'insertion APIJBAT. Quant au parquet de bois de bout et aux jardinières servant de garde-corps dans les étages de la ferme, ils ont été conçus par l'Atelier Rare à partir de montants de fenêtres provenant de bailleurs sociaux de la Ville de Paris, démontés et réutilisés par le chantier d'insertion Peupins. À toutes les étapes du projet, des personnes en insertion ont donc été accompagnées et formées à la valorisation des ressources matérielles tout en acquérant des savoir-faire propres aux métiers de l'architecture écologique.

- 10 Il faut cependant aller plus loin, en soulignant la teneur politique du geste de collecter. Dans son *Passagenwerk*, où il entend proposer une archéologie de la modernité tardive, Walter Benjamin (1892-1940) fait du chiffonnier la figure critique du capitalisme industriel de la fin du XIX^e siècle, au point d'y voir un modèle d'écriture.

La méthode de ce travail, le montage littéraire. Je n'ai rien à dire. Seulement à montrer. Je ne vais rien dérober de précieux, ni m'approprier les formules spirituelles. Mais les guenilles, le rebut : je ne veux pas en faire l'inventaire, mais leur permettre d'obtenir justice de la seule façon possible : en les utilisant¹⁹.

- 11 Comme le chiffonnier qui ramasse de la pointe de son bâton les guenilles abandonnées, l'historien matérialiste exhume des poubelles de l'histoire des voix étouffées, des soulèvements réprimés, des espoirs oubliés par la classe dominante. Ces fragments d'histoire, il ne s'agit pas d'abord de les utiliser mais de les laisser parler pour leur rendre justice. Il doit en est de même pour les matériaux de construction. Les collecter, c'est sauver de la destruction et de l'oubli des matériaux qui portent une protestation sourde contre *l'homo detritus*²⁰ ; c'est les exposer au grand jour pour les faire luire d'un sens nouveau. À chaque matériau sacrifié sur l'autel de la productivité, du progrès ou du confort, la collecte offre une seconde chance : non seulement de reprendre fidèlement du service, mais avant tout de témoigner au tribunal de la construction du gâchis et de la violence de nos pratiques constructives. Chaque pierre ou poutre de bois, chaque bloc de marbre, chaque grain de sable fondu dans le verre ou le béton témoigne silencieusement de ses conditions sociales et environnementales d'extraction, de circulation, de transformation. Ainsi, quand l'architecte Wang Shu réhabilite pour le Musée d'histoire de Ningbo²¹ la technique du *wa-pan*, consistant à réparer les murs à partir de briques et de tuiles compilées, il ne sauve pas seulement de l'oubli des savoir-faire ouvriers mais convoque, sous la forme du fragment matériel, une architecture vernaculaire rasée par la politique de reconstruction du régime chinois²². Pour qui veut construire autrement, aucun matériau jeté à la benne ne devrait rester inconsolé. La violence dont il a fait l'objet ne doit pas être masquée. Elle témoigne non seulement de son histoire mais constitue une dimension heuristique, esthétique et politique du réemploi, véritable outil de transformation écologique²³.

Le réemploi comme tactique de ralentissement

- 12 Tant que les bâtiments ne seront pas conçus pour que leurs matériaux soient entièrement réutilisables, le réemploi se réduira à une forme d'optimisation des processus de production. Il doit au contraire être envisagé comme un acte de résistance. Réemployer ou réutiliser, c'est en ce sens freiner l'extraction de matières premières, la production de déchets et la destruction des écosystèmes. Art de faire avec la ressource matérielle, le réemploi est aussi une façon de composer avec le temps : un temps gagné sur la marche d'une industrie dont le modèle économique repose sur la consommation de produits neufs ; un temps pour imaginer d'autre façon de faire. Comme ces ouvriers qui subtilisent des pièces sur les chaînes de montage, entravant le fonctionnement de l'usine, le réemploi s'apparente à l'une de ces « mille manières de braconner » qu'évoque Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien*, c'est-à-dire d'investir des espaces qui ne sont pas les siens pour en tirer profit et les subvertir²⁴. Car le réemploi n'a pas de lieu propre. Il n'existe que dans un espace ouvert et régi par d'autres, dans lequel il s'immisce et circule temporairement pour ne pas y être absorbé. Là où les grandes entreprises du BTP déploient des stratégies pour asseoir leur emprise,

le réemploi invente des tactiques pour jouer avec des codes et déjouer les ordres établis. Il se situe à la périphérie des processus de production majoritaires pour capter ce qui s'y disperse ou s'y épuise : du délaissé dont il sait faire un autre usage. Espace critique fragile, où tout n'est qu'occasions et fragments, sans que les rapports de forces puissent être inversés, mais qui permet de mettre en défaut une culture constructive devenue malade d'elle-même faute d'avoir pris au sérieux la question des ressources matérielles.

Retrouver la matière derrière le produit

- 13 Partir de la ressource matérielle, c'est prendre au sérieux le devenir des matériaux. Alors que le recyclage opte pour un traitement en usine, à grands frais énergétiques, le réemploi nécessite un minimum de transformation. C'est là sa force pour promouvoir une architecture de moindre impact, favorable aux milieux habités. C'est aussi sa faiblesse, car il se maintient tout entier dans la logique du produit. En effet, la définition légale du réemploi stipule que tout matériau issu d'un chantier de déconstruction doit être employé pour un usage identique à celui pour lequel il a été conçu. On réemploie donc une porte en porte en démontrant qu'elle présente les mêmes caractéristiques techniques qu'un produit neuf, faute de quoi elle serait hors normes. À charge alors aux acteurs du réemploi de construire, chantier par chantier et à leur frais, un référentiel technique sur mesure pour caractériser les produits et leurs domaines, ainsi qu'un système d'assurance garantissant leurs performances. Démarche longue, contraignante et souvent impossible à financer, où tout semble fait pour dissuader. Certaines avancées notables, comme le programme REPAR#2 mené par le Bellastock qui propose un guide méthodologique et un catalogue technique de réemploi de composants d'ouvrage, ont prouvé que la démarche de réemploi peut être fiable techniquement et assurable de façon générale²⁵. Mais quand cessera-t-on de considérer que le produit neuf est la norme vers laquelle il faut tendre ? Et ne faudrait-il pas, pour ce faire, affranchir davantage le réemploi de la représentation industrielle des produits ?
- 14 Faire valoir un matériau issu d'un chantier de déconstruction ne consiste pas seulement ni principalement à le ramener à une forme stabilisée, standard et normée. Il y a une urgence à sortir de la logique du catalogue et à retrouver la matière derrière le produit. Ce qui fait la valeur du réemploi, c'est qu'il est un art du faire, qui procède de la rencontre avec des matières qui nous travaillent autant qu'on les travaille. Comme le souligne si justement Gaston Bachelard, « la matière nous révèle nos forces [...], c'est un miroir qui focalise nos puissances en les illuminant de joies imaginaires²⁶ ». Redéployer une imagination matérielle de l'architecture n'est toutefois pas une mince affaire. Cela suppose de prendre à revers vingt-trois siècles de critiques philosophiques de la matérialité : hylémorphisme antique, subordination des arts mécaniques aux arts libéraux au Moyen Âge, doctrine de l'*Ut pictura poesis* à la Renaissance, querelle du coloris et du dessin entre les XVII^e et XIX^e siècles²⁷, etc. L'affirmation du primat de forme a été une stratégie de contrôle des matériaux, pluriels et indisciplinés, arraisonnés au profit de projets esthétiques ou politiques, entendus à chaque fois comme des anticipations de l'esprit sur les opérations de transformation d'une matière passive, amorphe et indistincte. Une part importante de notre histoire consiste à priver ainsi le monde matériel de sens et de vie pour mieux y imposer notre volonté.

Aujourd'hui, les pratiques du réemploi restent prisonnières de ce dualisme ontologique.

- 15 Pour s'affranchir de ce carcan, les acteurs du réemploi peuvent s'inspirer de tous ceux qui, au sein des pratiques artistiques et constructives, sont partis des matériaux comme ressources premières²⁸. Il y a aussi d'autres sources dans lesquelles puiser. L'anthropologue Tim Ingold nous enjoint aujourd'hui de renouer avec les « matériaux de la vie », en repensant l'architecture moins comme une projection de l'esprit dans une matière inerte que comme un processus morphogénétique où des savoir-faire, des forces et des matériaux se conjuguent²⁹. La philosophe Val Plumwood prolonge cette approche sur le terrain de l'éthique environnementale. Selon elle, l'opposition entre nature et culture s'origine dans l'opposition matière/esprit, c'est-à-dire dans notre incapacité à reconnaître l'agentivité créatrice du monde matériel, à nous mettre à l'écoute de la « voie active » de la nature³⁰. Dès lors, comment ne pas se penser comme maîtres et possesseurs de la nature ? Comment poser une limite à l'accaparement de ses ressources ?

Refuser la réduction du monde à un stock de ressources

- 16 En ne mobilisant que ce qui a déjà été produit, en s'interdisant de puiser dans la biosphère de nouvelles matières premières, le réemploi questionne le sens de la ressource. Il ne s'agit pas seulement d'en appeler à une consommation plus responsable des ressources naturelles, dont la rareté implique des formes de limitation, mais de s'interroger sur la notion même de ressource qui, au-delà de son apparente naturalité, est une construction sociale. Une ressource n'est pas en effet un donné de la nature. C'est un élément inscrit dans un système productif de biens et de services appropriables. Une vache, par exemple, devient une ressource à partir du moment où l'on décide de boire son lait, de consommer sa chair, d'utiliser sa peau pour faire du cuir ou de mobiliser sa force pour tracter des machines. Elle devient également une ressource par sa capacité d'engendrement, pour reproduire un système productif de biens et de services. Toutes les ressources, y compris celles qui semblent les plus naturelles, ont par conséquent leur historicité, qui relève à la fois d'un ensemble de représentations sociales et d'innovations techniques.
- 17 Ainsi, pendant des millénaires, les roches de charbon sédimentées dans les sols n'ont rien signifié pour les sociétés humaines qui ne savaient ni comment y avoir accès, ni comment les exploiter. Ce n'est qu'à partir de la révolution industrielle que le charbon est devenu une ressource appropriable, objet d'âpres convoitises. Ceci nous rappelle une chose : on ne naît pas ressource, on le devient... mais toujours au profit d'un autre. Histoire de point de vue et d'intérêt, qui montre à quel point la ressource s'inscrit dans une perspective anthropocentrée. Il n'existe pas en ce sens de ressource naturelle, sinon pour signifier que ce que l'on appelle « la nature » sera mis à la disposition des hommes, du moins de quelques-uns. Cet accaparement n'a évidemment rien d'évident.

Des ressources partagées

- 18 À quel titre est-il légitime de considérer un existant, vivant ou non, comme une ressource *a priori* à notre disposition ? Cette question traverse l'histoire de l'éthique environnementale³¹. Elle a notamment opposé, dès la fin du XIX^e siècle aux États-Unis, des courants « préservationnistes » et « conservationnistes », dont John Muir (1838-1914) et Gifford Pinchot (1865-1946) ont été les principaux représentants³². Pour Pinchot, la protection de la nature doit être compatible avec l'usage que nous pouvons en faire et les bénéfices que nous pouvons en tirer. Sa conservation procède donc d'une gestion raisonnée des ressources disponibles, respectueuse des écosystèmes. Pour Muir, au contraire, il importe de préserver la nature de l'effet destructeur des actions humaines. Les sols nourriciers n'existent pas pour être requis comme stocks de minerais pas plus que les baleines ne sont des réserves d'huile. C'est pourquoi Muir affirme la valeur intrinsèque du vivant. Dès lors, comment penser l'usage « raisonnable » des ressources si l'on est tiraillé entre la protection et l'exploitation de la nature ? Il est difficile de statuer en toute généralité philosophique sur cette question qui relève davantage de situations interrogeant des conflits d'usage propres aux milieux habités. Car l'on peut au moins s'accorder sur un point : si ressources il y a, elles ne nous sont jamais exclusives. Elles sont toujours mobilisées, sous des formes silencieuses mais explicites, par une diversité d'êtres vivants qui en dépendent également. Avant d'être une matière première, le bois est un arbre qui a sa vie propre et qui constitue également une ressource pour les oiseaux qui s'y abritent, les champignons qui y poussent ou les insectes qui s'en nourrissent. Comme pour d'autres arbres avec lesquels il communique. Tous ces êtres concourent, dans des formes de compétition et de coopération, à produire les conditions d'habitabilité de la terre. Plumwood rappelle justement que « l'incapacité ou le refus de reconnaître la contribution des non-humains à notre existence nous encourage à les priver de ressources³³. » Cette remarque s'applique à tout acte constructif, y compris le plus écologique. Vanter les mérites du bois comme matériau de construction biosourcé sans autre forme de justification, c'est considérer qu'un arbre a plus de valeur mort que vivant, en oubliant qu'il constitue un milieu donateur pour d'autres vivants, la plupart non-humains, qui en dépendent. Les conflits d'usage et de rivalité face à la rareté des ressources concernent aussi bien les humains que les non-humains. Si l'on souhaite conserver le concept de ressource, il faut en pluraliser la signification (nourriture, habitat, substrat, etc.) et en étendre le périmètre pour y inclure les non-humains comme acteurs de plein droit, et non comme de simples flux de matières et d'énergie³⁴. Et il convient d'en tirer toutes les conséquences. Saisir la ressource sous la catégorie de la relation plutôt que comme objet a un sens politique, c'est reconnaître que les ressources sont partagées, c'est leur conférer une part d'indisponibilité³⁵, c'est les soustraire à une logique de productivité proprement humaine. Baptiste Morizot note sur ce point que

l'enjeu est de penser des formes d'exploitation de ce qui est donné par le milieu qui ne fragilisent pas la majorité des dons non exploitables : tout ce qui est offert et imprenable, pour tous les vivants³⁶.

- 19 Faute de repenser notre relation au vivant, l'appel à une architecture plus sobre, pourtant indispensable à la transition écologique, risque de s'épuiser dans l'impératif capitaliste d'optimisation des ressources disponibles. S'arroger ainsi le droit d'être les

gestionnaires de ressources qui ne nous appartiennent pas rend improbable l'espoir d'une nouvelle alliance avec la communauté biotique.

- 20 Le réemploi constitue donc un bon point de départ pour remettre en question notre culture constructive et nos façons d'habiter. Pas seulement parce qu'il valorise des ressources délaissées en reconditionnant des matériaux issus de chantier de déconstruction. Au-delà de cette dimension pratique et de ses bénéfices environnementaux, le réemploi nous conduit à politiser l'usage des ressources en mettant au jour les rapports de forces et la violence intrinsèque des pratiques constructives conventionnelles. En cela, il peut être envisagé comme un acte de résistance au modèle extractiviste et productiviste. Et il y a plus : le réemploi dessine aujourd'hui un nouvel horizon de pensée, qui nous invite à sortir d'une vision anthropocentrée de la ressource, à en redéfinir le périmètre et le sens. Ce que nous avons déjà transformé constitue *de facto* une ressource dont il nous incombe désormais de prendre soin, en la réemployant ou la réutilisant de la façon la plus pérenne possible. Tout le reste, en revanche, ne devrait pas être considéré comme telle ou alors comme des ressources partagées par tous les habitants de terre, humains et non-humains, et sur lesquelles nous n'avons pas d'exclusivité. Et il faudrait ajouter ici, en reprenant la formule de la *Land Ethic* d'Aldo Leopold (1887-1948), que l'utilisation d'une ressource « est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique³⁷ ». C'est à l'aune de ce critère qu'il convient d'envisager le réemploi et l'usage des ressources auquel il nous enjoint pour construire en préservant les dynamiques du vivant. N'est-ce pas là une belle façon de promouvoir une architecture de la relation, attentive à la valeur du déjà là et sensible à la préservation de la vie sous toutes ses formes ?

BIBLIOGRAPHIE

Hicham-Stéphane Afeissa (dir.), *Éthique de l'environnement*, Paris, Vrin, 2007.

Serge Audier, *L'Âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, 2019.

Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti, 1947.

Sabine Barles, *L'invention des déchets urbains : France 1790-1970*, Paris, Champ Vallon, 2005.

Anna Bednik, *Extractivisme. Exploitation industrielle de la nature : logiques, conséquences, résistances*, Paris, Le passager clandestin, 2016.

Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Livre des passages*, Paris, Cerf, 1997.

Grégoire Bignier, *Architecture & économie. Ce que l'économie circulaire fait à l'architecture*, Paris, Eyrolles, 2018.

Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, Paris, Union générale d'éditions, 1980.

- Pierre Charbonnier, *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, Paris, La Découverte, 2020.
- Encore heureux, *Matière grise. Matériaux / Réemploi / Architecture*, Paris, Éditions du pavillon de l'Arsenal, 2014.
- Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019.
- Michaël Ghyoot, Lionel Devlieger, Lionel Billet, André Warnier, *Déconstruction et réemploi. Comment faire circuler les matériaux de construction*, Lausanne, EPFL Press, 2018.
- Jean-Marc Huygen, *La poubelle et l'architecte. Vers le réemploi des matériaux*, Arles, Actes Sud, 2008.
- Tim Ingold, *Faire – Anthropologie, archéologie, art et architecture*, Paris, Éditions du dehors, 2017.
- Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, La Découverte, 2015.
- Rensselaer Lee, *Ut pictura poesis. Humanisme et théorie de la peinture. XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Macula, 1998.
- Jacqueline Lichtenstein, *La couleur éloquente : Rhétorique et peinture à l'âge classique*, Paris, Flammarion, 2013.
- Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, Paris, Garnier-Flammarion, 2000.
- Florence de Mèredieu, *Histoire matérielle et immatérielle de l'art moderne*, Paris, Larousse, 1994.
- Baptiste Monsingeon, *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Paris, Seuil, 2017.
- Baptiste Morizot, *Raviver les braises du vivant*, Arles, Actes Sud, 2020.
- Valérie Nègre, *L'Art et la matière. Les Artisans, les architectes et la technique (1770 -1830)*, Paris, Classiques Garnier, 2016.
- Val Plumwood, *Réanimer la nature*, Paris, PUF, 2020.
- Kenneth Pomeranz, *La Force de l'Empire. Révolution industrielle et écologie, ou pourquoi l'Angleterre a fait mieux que la Chine*, Alfortville, Éditions è^e, 2009.
- Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, 2020.
- Clara Simay et Philippe Simay, « L'école du réemploi : pour un Green New Deal de la construction », *Métropolitiques*, 29 juin 2020.

NOTES

1. Sur la liberté des Modernes, conçue comme affranchissement de toutes contraintes matérielles mais indissociable de la réduction ontologique de la nature au rang de ressource disponible, on se reportera aux analyses de Pierre Charbonnier dans *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, Paris, La Découverte, 2020. Voir également Serge Audier, *L'âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, 2019.
2. À titre d'exemples, un Européen consomme en moyenne au cours de son existence 561 tonnes de sables et graviers, 109 tonnes de pétrole, 14 tonnes de fer, 12 tonnes d'argiles réfractaires, 1,6 tonnes d'aluminium, 680 kg de cuivre, 360 kg de plomb, soit autant de ressources non renouvelables. Source : <http://www.mineralinfo.fr>

3. Nations-Unis, *Rapport du Panel international des ressources naturelles*, Programme Environnement, 2019, [en ligne] <https://www.resourcepanel.org/reports/global-resources-outlook>.
4. Voir sur ce point Kenneth Pomeranz, *La Force de l'Empire. Révolution industrielle et écologie, ou pourquoi l'Angleterre a fait mieux que la Chine*, Alfortville, Éditions è^e, 2009, et Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale*, Seuil, Paris, 2019.
5. Le terme est employé par Anna Bednik dans son livre *Extractivisme. Exploitation industrielle de la nature : logiques, conséquences, résistances*, Paris, Le passager clandestin, 2016.
6. Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe), « Déchets des travaux publics », fiche technique, 2017, [en ligne] <https://www.ademe.fr/sites/default/files/assets/documents/fiche-technique-dechets-tp-2017-09.pdf>
7. Sources : Eurostat, 2016.
8. https://ec.europa.eu/commission/presscorner/detail/fr/IP_15_6203
9. <https://www.infociments.fr/favoriser-leconomie-circulaire/le-beton-un-materiau-recyclable-et-recycle> et https://www.afgc.asso.fr/app/uploads/2016/10/4_7_RECO_Specificites_des_betons_de_granulats_recycles.pdf
10. Michael Braungart et William McDonough, *Cradle to Cradle : créer et recycler à l'infini*, Éditions Alternatives, Paris, 2011.
11. <https://www.backacia.com>, <https://opalis.eu/fr>, <https://www.mobius-reemploi.fr>
12. Le champ lexical de l'exploitation minière est un *topos* des acteurs du réemploi et de l'économie circulaire. Voir, entre autres, Jean-Marc Huygen, *La poubelle et l'architecte. Vers le réemploi des matériaux*, Arles, Actes Sud, 2008 ; Encore heureux, *Matière grise, Matériaux / Réemploi / Architecture*, Paris, Éditions du pavillon de l'Arsenal, 2014 ; Michaël Ghyoot, Lionel Devlieger, Lionel Billet, André Warnier, *Déconstruction et réemploi. Comment faire circuler les matériaux de construction*, Lausanne, EPFL Press, 2018.
13. Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. », dans *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 1950, p. 147.
14. Sabine Barles, *L'invention des déchets urbains : France 1790-1970*, Champ Vallon, Paris, 2005.
15. *Ibid.*
16. Clara Simay et Philippe Simay, « L'école du réemploi : pour un Green New Deal de la construction », *Métropolitiques*, 29 juin 2020, [en ligne] <https://metropolitiques.eu/L-ecole-du-reemploi-pour-un-Green-New-Deal-de-la-construction.html>
17. <https://www.fermedurail.org>
18. Précisons ici que la paille, contrairement aux autres matériaux biosourcés, comme le bois ou le chanvre, n'est pas produite pour elle-même, mais pour son fruit. La botte de paille, considérée comme un produit résiduel de l'activité agricole, et mise en œuvre sans transformation dans des chantiers de construction, peut donc légitimement être considérée comme un matériau de réemploi.
19. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Livre des passages*, Paris, Cerf, 1997, p. 476. Sur la figure littéraire du chiffonnier, mais sans réel pouvoir critique, voir Antoine Compagnon, *Les chiffonniers de Paris*, Gallimard, Paris, 2017. Le texte original de *Das Passagen-Werk* est accessible en ligne : <https://archive.org/details/GesammelteSchriftenBd.5/mode/2up>
20. Baptiste Monsingeon, *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Seuil, Paris, 2017.
21. <https://www.chinese-architects.com/en/amateur-architecture-studio-hangzhou/project/ningbo-tengtou-pavillion>
22. Voir dans ce même numéro thématique l'article de Yann Nussaume et d'Antoine Killian, « "MaT(i)erre(s)" : vers une architecture », dans lequel l'approche de Wang Shu est mise en perspective avec celle de quatre autres architectes contemporains.
23. On se situe ici à l'opposé de l'industrie du recyclage qui occulte les enjeux liés à la production de déchets. Comme le note Monsingeon : « En cherchant à faire disparaître les déchets, c'est comme si nous nous étions efforcés d'effacer les preuves tangibles de l'insoutenabilité de nos

modes de vie. » Voir Baptiste Monsingeon, *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Paris, Seuil, 2017, p. 30.

24. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, Paris, Union générale d'éditions, 1980, p. 10.

25. <https://www.bellastock.com/projets/repar-2/>

26. Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti, 1947, p. 23.

27. Voir sur ces points : Rensselaer Lee, *Ut pictura poesis. Humanisme et théorie de la peinture. XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Macula, 1998 ; Jacqueline Lichtenstein, *La couleur éloquente. Rhétorique et peinture à l'âge classique*, Paris, Flammarion, 2013.

28. Valérie Nègre, *L'Art et la matière. Les Artisans, les architectes et la technique (1770-1830)*, Paris, Classiques Garnier, 2016 ; Florence de Mèredieu, *Histoire matérielle et immatérielle de l'art moderne*, Paris, Larousse, 1994.

29. Tim Ingold, *Faire – Anthropologie, archéologie, art et architecture*, Paris, Éditions du dehors, 2017.

30. Val Plumwood, *Réanimer la nature*, Paris, PUF, 2020.

31. Sur la valeur de la nature et les modalités de sa protection, voir Hicham-Stéphane Afeissa (dir.), *Éthique de l'environnement*, Paris, Vrin, 2007 ; Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, La Découverte, 2015.

32. Donato Bergandi et Patrick Blandin, « De la protection de la nature au développement durable : Genèse d'un oxymore éthique et politique », *Revue d'histoire des sciences*, 2012/1 t. 65, pp. 103-142.

33. Plumwood, *op. cit.*, p. 34.

34. Réduire les interactions du vivant à des flux revient à vider le monde de ses acteurs non-humains et priver les milieux de leur agentivité. Sur ces approches réductionnistes, voir René Passet, *L'économie et le vivant*, Paris, Payot, 1979.

35. Comme le note Hartmut Rosa, « les processus de mise à disposition ont un revers aussi puissant que paradoxal : à bien des égards, le “monde de la vie” dans la modernité tardive devient de plus en plus indisponible, opaque et incertain ». Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, 2020, p. 133. La mise à disposition des ressources est un dispositif à la fois destructeur de la biosphère, mais aussi socialement aliénant. Restituer au monde sa part d'indisponibilité nous permet d'entrer en résonnance avec lui.

36. Baptiste Morizot, *Raviver les braises du vivant*, Arles, Actes Sud, 2020, p. 87.

37. Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables*, Paris, Garnier-Flammarion, 2000, p. 283.

RÉSUMÉS

Le réemploi constitue aujourd'hui l'une des pratiques de référence de l'économie circulaire. Son objectif est de réduire la production de déchets, de limiter la consommation d'énergie et de matières premières par la réutilisation des matériaux issus des chantiers de construction. Mais dans quelle mesure le réemploi peut-il constituer un levier pour la transition écologique dès lors qu'il dépend de ce qu'il critique : la production industrielle de déchets ? L'article traite des modalités de son affranchissement et s'interroge sur le rôle qu'il peut tenir dans le développement d'une architecture qui préserve les milieux habités.

Reuse is now one of the major practices of the circular economy. Its objective is to reduce the production of waste and limit the consumption of energy and raw materials by reusing materials from construction sites. But to what extent can reuse be a lever for ecological transition when it

depends on its main criticism: the industrial production of waste? The article discusses the modalities of its emancipation and questions the role that it may play in developing an architecture that preserves inhabited environments.

INDEX

Mots-clés : Réemploi, Économie circulaire, Éthique environnementale, Déchets, BTP

Keywords : Reuse, Circular Economy, Environmental Ethic, Waste, Building Industry

AUTEUR

PHILIPPE SIMAY

Philosophe, maître de conférences dans le champ sciences humaines et sociale (SHS) à l'école nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville (ENSAPB), chercheur au sein de l'UMR AUSser, membre de l'équipe de recherche Ipraus.